

Volker Kutscher

La Mort muette

ROMAN

TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR MAGALI GIRAULT

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

COLLECTION DIRIGÉE
PAR EMMANUELLE VIAL

Ce titre est édité par Anne Freyer-Mauthner

Titre original : *Der stumme Tod*

Éditeur original : Kiepenheuer & Witsch, Cologne

© original : 2009, Verlag Kiepenheuer & Witsch, Cologne

ISBN original : 978-3-462-04074-6

ISBN 978-2-02-101139-5

© Éditions du Seuil, avril 2011, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

« Tous les registres de la voix de l'actrice sont retransmis sans scories par le haut-parleur ; les quelques défauts de prononciation peu compatibles avec le cinéma parlant devraient facilement pouvoir être corrigés. »

FILM-KURIER, 1929

« Le cinéma parlant serait donc au service de l'inanimé ? Chers spectateurs, c'est à nous, et à nous seuls, de décider au service de qui il se trouve. »

FRITZ VON UNRUH, 1929

*What have I become?
My sweetest friend
Everyone I know
Goes away in the end
You could have it all
My empire of dirt
I will let you down
I will make you hurt*

NINE INCH NAILS, 1994

Vendredi
28 février 1930

1

Le rayon lumineux danse dans l'obscurité, il lui semble encore plus inconsistant que d'habitude, agité et sauvage. Jusqu'à ce que le vacillement s'apaise et prenne enfin forme.

Un visage dont seule la lumière trace les doux contours sur l'écran.

Son visage.

Ses yeux qui s'ouvrent.

Et qui le regardent.

Gravés dans la lumière pour l'éternité, à l'abri du temps qui passe, pour toujours et à jamais. Il peut faire briller ces yeux dans cette pièce et dans cette vie sombres quand et aussi souvent qu'il le souhaite.

Sa vie. Une vie lugubre et misérable que seul le faisceau lumineux et dansant d'un projecteur était en mesure d'éclairer.

Il voit ses yeux qui s'écarquillent. Il le voit parce qu'il le sait. Parce qu'il sait exactement ce qu'elle ressent. Quelque chose qui lui est étranger, mais que lui connaît si bien. Il se sent si proche d'elle. Presque autant que lors de cet instant fixé à jamais sur la pellicule.

Elle pose ses yeux sur lui et comprend. Elle croit comprendre.

Elle attrape son cou avec ses mains, comme si elle avait peur d'étouffer.

Elle ne ressent pas de douleur profonde, elle remarque seulement que quelque chose a changé.

Que quelque chose lui manque.

Sa voix.

Elle veut dire quelque chose, mais plus rien ne sort de sa bouche.

Sa fausse voix a disparu. Cette voix insupportable qui ne faisait pas partie d'elle. Il l'a libérée de cette voix qui s'était emparée de son corps, telle une puissance étrangère et diabolique.

Ses yeux expriment plus la surprise que l'effroi, elle ne comprend pas.

Il l'aime, c'est par amour pour elle, pour son être véritable et angélique, qu'il agit de la sorte.

Mais l'important, ce n'est pas qu'elle comprenne.

Puis elle ouvre la bouche et tout est redevenu comme avant. Il l'entend de nouveau. Sa voix est enfin de retour ! Sa vraie voix, celle qui est éternelle et que personne ne peut lui enlever ; elle est en dehors du temps, elle n'est polluée ni par la saleté ni par la banalité du présent.

Cette voix qui l'a envoûté la première fois qu'il l'a entendue. Elle lui parlait à lui, uniquement à lui, malgré toutes les autres personnes qui étaient assises autour.

Il a du mal à supporter la manière dont elle l'observe. Elle a regardé par-dessus le rebord, elle a tout vu, ce n'est plus qu'une question de secondes et elle va perdre l'équilibre.

L'instant où elle tombe par terre.

Son regard qui change tout d'un coup.

Elle sent que la mort approche.

Elle sait qu'elle va mourir.

Qu'elle va mourir maintenant.

Il n'y a plus de retour possible.

La mort.

Est dans ses yeux.

Elle est là.

2

L'homme en habit sombre souriait de manière détendue à l'étoffe de soie verte qui se trouvait devant lui. Une main dans la poche, dans l'autre un verre de cognac, il se tenait immobile. Il ne cligna même pas des yeux lorsque la femme en robe de soirée s'arrêta à seulement quelques centimètres de lui.

La respiration saccadée faisait trembler la soie verte.

– Ai-je mal entendu ? pesta la femme.

Il but une gorgée de cognac.

– Lorsque je regarde vos charmantes oreilles, je doute que vous puissiez mal entendre.

Son large sourire ressemblait de plus en plus à une grimace amusée.

– Vous croyez vraiment pouvoir faire ce genre de choses avec moi ? !

Il paraissait prendre du plaisir à la voir en colère ; plus elle s'énervait et plus il la regardait en souriant avec insolence. Il marqua une pause, comme s'il devait prendre le temps de réfléchir avant de répondre.

– Je pense que oui, dit-il en hochant la tête. Il me semble, si je ne m'abuse, que M. von Kessler a lui aussi déjà fait ce genre de choses avec vous, n'est-ce pas ?

– Je ne crois pas que cela vous regarde en quoi que ce soit, cher comte Thorwald !

Il l'observa avec amusement mettre les poings sur ses hanches. On entrevit un éclair par la fenêtre.

– Ce n'est pas une réponse, dit-il en regardant dans son verre.

– Et ça, ça vous suffit comme réponse ?

Elle n'avait pas encore fini sa phrase que sa main s'était levée. Il ferma les yeux pour se préparer à recevoir une giflle violente. Mais celle-ci n'arriva pas. Un cri semblant venir d'un autre monde suffit pour que chacun de leurs mouvements s'arrête instantanément.

– Coupez !

Pendant une fraction de seconde, ils restèrent immobiles, comme sur une photographie, puis elle baissa la main, il ouvrit les yeux, et tous deux regardèrent vers un endroit plongé dans l'obscurité, là où le parquet sur lequel ils se trouvaient cédaît la place à un sol en béton sale. Elle cligna des yeux à cause du mur de lumière et eut du mal à distinguer les contours de la chaise pliante sur laquelle était assis l'homme qui, en un seul mot, avait tout fichu par terre. Après avoir posé son casque sur la chaise, celui-ci se leva et pénétra dans la zone éclairée. Il était nerveux, la cravate nouée à la va-vite et les manches retroussées. Ils avaient tous sursauté lorsqu'il avait crié, mais à présent il parlait d'une voix douce.

– Betty, mon ange, tu as prononcé les derniers mots dans la mauvaise direction, dit-il. Les microphones ne t'ont pas enregistré.

– Les microphones, les microphones ! Je n'en peux plus d'entendre ce mot, Jo ! Ça n'a plus rien à voir avec le cinéma ! (Un regard rapide en direction de l'ingénieur du son suffit à le faire rougir comme une tomate.) Le cinéma, poursuivit-elle, le cinéma, c'est l'ombre et la lumière, ce n'est quand même pas moi qui vais expliquer ça au grand Josef Dressler ! Ce qui compte, c'est mon visage sur la pellicule, Jo ! Mon jeu d'actrice ne passe pas par les... *microphones* !

À la façon dont elle prononça le dernier mot, on avait l'impression qu'elle parlait d'une espèce d'insecte particulièrement dégoûtante que des scientifiques auraient découverte récemment.

Dressler prit une profonde inspiration avant de répondre.

– Je sais que tu n'as pas besoin de ta voix, Betty, mais c'est du passé. Avec ce film, c'est ton avenir qui commence ! Et l'avenir parle, c'est comme ça !

– N'importe quoi ! Il y en a encore beaucoup qui ne se laissent pas monter la tête et qui continuent de faire des vrais films. Sans microphone. Ou bien penses-tu que le grand Chaplin fasse fausse route ? Qui sait si le cinéma parlant n'est pas simplement une mode que tout le monde suit en ce moment mais qui finira par être vite oubliée ?

Dressler la regarda d'un air surpris, comme si ce n'était pas elle qui avait prononcé ces paroles.

– Moi, je le sais, dit-il, tous ceux qui sont ici le savent. Et toi aussi, tu le sais. C'est comme si le cinéma parlant avait été créé pour toi, tu es faite pour lui. Il va faire de toi une star. Pour ça, il te suffit de faire une seule chose : tu dois penser à parler dans la bonne direction, c'est tout.

– Penser ! Quand je joue un rôle, je dois le *vivre* !

– Évidemment. Vis ton rôle. Mais fais-le en parlant en direction de Victor et ne lève pas la main avant d'avoir terminé ton dialogue. (Betty acquiesça d'un signe de tête.) Et frappe-le moins fort, tu dois simplement le toucher. On doit juste entendre le tonnerre, pas la gifle.

Tout le monde rigola, même Betty. La colère s'était dissipée et l'atmosphère détendue. Seul Jo Dressler était capable de cela. C'était ce que Betty adorait chez lui.

– Bon, on reprend tout depuis le début !

Le réalisateur retourna s'asseoir et remit son casque. Betty se replaça près de la porte, tandis que Victor restait près de la cheminée et reprenait son rôle. Dans les coulisses, l'agitation régnait encore et Betty en profita pour se concentrer. Elle jouait

une employée d'hôtel qui, par amour pour son chef, se fait passer pour une fille de millionnaire. Scandalisée par l'attitude de cet imposteur surgi de nulle part, elle finira pourtant par l'embrasser à la fin de la scène.

On avait remis les micros et la caméra en marche. Le silence se fit dans le studio, comme dans une église avant la bénédiction.

Le clap vint briser le silence.

– *Orange amoureux* cinquante-trois, deuxième !

– Et... action ! entendit-elle dire Dressler.

Victor reprit ses remarques insolentes et elle se laissa de nouveau envahir par la colère. Par sa colère d'actrice. Elle savait exactement à quel endroit se trouvait la caméra, mais cela ne l'empêchait pas de se comporter comme si cet œil de verre qui filmait chacun de ses mouvements n'existait pas.

Elle était arrivée près de la cheminée et insultait Victor, au-dessus duquel se trouvait un microphone volumineux ; comme pour les caméras, elle essaya de l'ignorer, il lui suffisait de s'adresser à Victor et elle parlerait en direction du micro, ce n'était pas plus compliqué que cela, Jo avait raison. Elle sentait qu'elle jouait bien. Si Victor ne bafouillait pas, avec lui on ne savait jamais, alors la scène serait dans la boîte. Elle perçut l'éclair, il arrivait juste au bon moment. Puis elle se laissa porter par son propre rythme, elle compta lentement à rebours en prononçant les derniers mots de la scène.

– Et ça, ça vous suffit comme réponse ?

Maintenant.

C'était le moment exact pour la gifle.

Elle sentit sa main toucher le visage de son partenaire. Elle avait encore frappé trop fort ! Enfin, Victor allait survivre. Cela rendrait leur dispute encore plus crédible.

Mais elle remarqua que quelque chose n'allait pas.

Le tonnerre ne retentit pas.

À la place, elle entendit un bruit métallique clair, un léger « pling ». Un objet en métal était tombé derrière elle.

Elle ferma les yeux. Non ! S'il vous plaît, pas ça !

Pas un problème technique ! Pas alors qu'elle avait si bien joué !

Et pourtant si.

– Merde, maugréa Dressler. Coupez !

Malgré ses yeux fermés, elle perçut le changement de lumière autour d'elle. Elle ressentit le choc avant d'avoir pu ouvrir les paupières. C'était comme si un énorme marteau l'avait frappée sur les épaules, sur le bras, sur la nuque, un coup unique et puissant. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle était déjà allongée par terre. Que s'était-il passé ? Elle entendit quelque chose craquer et sentit que cela venait de son corps, elle avait dû se casser quelque chose. La douleur s'empara d'elle de façon soudaine et brutale, si forte qu'elle ne vit plus rien pendant quelques instants. Puis elle reconnut les rideaux et les échafaudages qui habillaient le plafond du studio et elle vit le visage effrayé de Victor qui la regarda fixement avant de disparaître de son champ de vision.

Elle essaya de se lever, mais en fut incapable. Elle voulait s'enfuir car quelque chose brûlait son visage, ses cheveux, tout son côté gauche. La douleur était insupportable, mais elle ne pouvait même pas tourner la tête, quelque chose la maintenait au sol qui voulait la consumer. De toutes ses forces, elle essaya de se cabrer contre la douleur, mais ses jambes ne lui obéissaient plus, elles ne bougeaient pas, aucune partie de son corps ne bougeait. Telle une armée mutinée, son corps refusait d'exécuter ses ordres. Elle sentit une odeur de cheveux et de peau carbonisés, puis elle entendit quelqu'un crier. Elle reconnut sa propre voix, avec l'impression qu'il s'agissait de quelqu'un d'autre, il lui semblait impossible que ce soit elle, comme si cette chose qui criait, qui souffrait et refusait de bouger ne faisait pas partie d'elle.

Le visage de Victor revint, mais ce n'était plus vraiment un visage, plutôt une grimace, des yeux écarquillés qui la fixaient, une bouche bizarrement tordue ; il n'avait pas le visage des

héros qu'il jouait dans ses films, mais semblait néanmoins déterminé à agir. Ce n'est que lorsqu'elle vit l'eau flotter au-dessus d'elle telle une méduse informe pendant ce qui lui parut une éternité qu'elle comprit ce qu'il s'apprêtait à faire.

Et que c'était là la dernière chose qu'elle verrait.

Puis il n'y eut plus rien d'autre que la lumière, une lumière éblouissante qui l'enveloppait tout entière. Pendant une fraction de seconde, elle vit les choses avec une netteté jusqu'alors inconnue et elle comprit que c'était précisément cette clarté qui allait la précipiter pour toujours et à jamais dans l'obscurité.

3

Sch. se débattit violemment. Mais « Baumgart » la mit de force sur le dos et essaya de lui ôter son pantalon. Elle menaça de crier s'il ne la laissait pas tranquille, mais « Baumgart » lui répondit qu'elle n'avait qu'à crier, personne ne l'entendrait. Ils reprirent leur lutte et Sch. dit qu'elle préférerait mourir plutôt que d'accéder à ses désirs. Ce sur quoi « Baumgart » répondit : « Alors tu vas mourir... »

– Monsieur désire-t-il autre chose ?

– Alors tu vas mourir, murmura-t-il.

– Je vous demande pardon ?

Rath leva les yeux de son journal. Le serveur était debout près de sa table, un plateau de vaisselle sale posé sur une main.

– Ah, rien, dit Rath. Ce n'est pas important.

– Monsieur désire-t-il commander autre chose ?

– Pas pour le moment, merci. J'attends quelqu'un.

– Très bien.

Le serveur débarrassa la tasse vide et fit volte-face. Un pingouin vexé. Rath le regarda se faufiler entre les chaises, son plateau en équilibre. Petit à petit, la salle se remplissait. Il allait devoir se battre pour conserver la chaise non occupée de sa table.

Elle était en retard. Ce n'était pourtant pas dans ses habitudes. N'avait-elle pas compris de quoi il s'agissait ? Ou bien était-elle en retard justement parce qu'elle se doutait de ce qu'il avait à lui dire ?

Elle n'aurait pas dû l'appeler à son bureau. Elle n'avait pas compris, c'est tout. Elle avait voulu lui rendre service, elle voulait toujours lui rendre service, alors qu'il ne lui demandait rien. C'était pour cette raison qu'elle avait tenu à ce qu'ils aillent ensemble au Rési, cela devrait lui plaire, à lui qui venait de Rhénanie, avait-elle dit en lui montrant les places qu'elle avait achetées pour le bal costumé.

Le carnaval !

Rien que d'entendre ce mot !

Ils appelaient ça comme ça ici, carnaval. Rath se doutait de ce qui l'attendait. Costume, vin et bonne humeur obligatoires. Il allait devoir faire comme s'il était amoureux, comme si leur histoire allait durer toute la vie.

Le coup de fil raté lui avait cruellement rappelé la réalité de sa relation avec Kathi : une fille rencontrée lors du réveillon du nouvel an et dont il aurait dû se débarrasser depuis longtemps.

Il avait fait sa connaissance peu après minuit, ils avaient trinqué à la nouvelle année et, déjà bien éméchés, s'étaient embrassés. Ils étaient allés ensemble jusqu'au saladier de Bowle¹. Un Monsieur Je-sais-tout réduisait à néant l'espoir que nourrissaient les invités à l'égard de la nouvelle décennie en affirmant que ce n'était pas une nouvelle décennie, qu'il fallait encore patienter un peu, qu'elle ne commencerait qu'en 1931, car, d'un point de vue mathématique, 1930 était en réalité la dernière année des années vingt.

Rath s'était contenté de secouer la tête et avait rempli leurs verres tandis que Kathi, fascinée, écoutait le mathématicien missionnaire. Il avait dû littéralement l'arracher à cet enquiquineur pour la ramener sur le toit aménagé en terrasse où les invités admiraient le feu d'artifice qui illuminait le ciel de Charlotten-

1. Boisson alcoolisée à base de vin ou de champagne et à laquelle on ajoute du sucre et des fruits. Comme un punch, on la prépare dans un grand récipient où chacun se sert à sa guise. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

burg. Il l'avait entraînée dans un coin sombre pour l'embrasser de nouveau tandis que les gens autour d'eux riaient et hurlaient et que les fusées sifflaient et éclataient. Il l'embrassa violemment jusqu'à ce qu'elle laisse échapper un cri bref et strident, un cri de douleur. Sa lèvre saignait et elle le regarda l'air tellement surpris qu'il fut sur le point de s'excuser. Mais elle éclata de rire et l'attira de nouveau vers elle.

Elle pensait qu'il agissait par passion, mais, en réalité, c'était par colère ; il ressentait au fond de lui une agressivité indéfinissable et il se défoulait sur une innocente. Ce fut également le cas lorsqu'elle l'emmena dans sa petite chambre située sous les toits et qu'il se lâcha comme si cela faisait une éternité qu'il n'avait pas fait l'amour.

Elle appelait cela *avoir des sentiments*.

Et sa colère, *de la passion*.

Des malentendus, comme tout ce qui s'ensuivit, leur *amour*, comme elle disait, cette chose qu'il y avait entre eux et qu'il n'arrivait pas à nommer, cette chose qui avait commencé par un feu d'artifice et des vœux pour le futur mais qui depuis le début n'avait aucun avenir. Il en avait eu l'intuition dès leur premier baiser, mais l'alcool et les hormones avaient balayé ses doutes. Le matin du premier de l'an, lorsqu'elle lui apporta son café au lit, les yeux remplis d'amour, il avait pourtant su avec certitude que cette histoire ne mènerait à rien.

Ce fut tout d'abord avec plaisir qu'il huma l'odeur du café. Puis il avait vu son visage amoureux.

Il avait bu son café et lui avait souri d'un air fatigué.

Ce fut là son premier mensonge. Le premier de toute une série. Il ne mentait pas intentionnellement, il arrivait même qu'il mente sans s'en rendre compte. Son mensonge grandissait de jour en jour et devenait de plus en plus insupportable. Il aurait dû lui dire la vérité depuis longtemps.

Il en avait pris conscience lorsqu'il avait entendu sa voix au téléphone, cette voix qui se voulait enjouée et qui lui racontait des histoires de bal costumé, de rendez-vous, de divertissement

et autres futilités. Il était plus que temps de mettre fin à tout cela.

Mais pas par téléphone. Et encore moins depuis son bureau. Rath avait jeté un regard en direction de Gräf qui feuilletait des dossiers avec concentration et il avait demandé à Kathi de le rejoindre à l'Uhlandeck. Pour discuter.

– Pourquoi veux-tu aller sur le Kurfürstendamm ? C'est à Schöneberg qu'on doit aller, avait demandé Gräf sans lever les yeux de sa lecture.

– Toi, tu vas à Schöneberg. Pas moi.

Rath avait donné les clés de la voiture à son inspecteur et lui avait demandé de le déposer à l'Uhlandeck. Kathi travaillait tout près.

Et pourtant elle n'arrivait toujours pas.

Rath ouvrit de nouveau les *Cahiers de criminalistique* qu'il lisait avant l'arrivée du serveur. Il y avait un article écrit par le commissaire divisionnaire Gennat, son chef de l'Alexanderplatz, au sujet de l'enquête spectaculaire qui était menée à Düsseldorf¹. Plusieurs meurtres atroces avaient été commis et Gennat ainsi que quelques collègues berlinois triés sur le volet avaient été appelés en renfort pour aider la police locale. Rath avait refusé de les accompagner, même s'il était conscient que ce refus avait déçu Gennat et que cela freinerait sa carrière : être choisi par Gennat était une distinction qu'on ne refusait pas si facilement. Mais son père lui avait déconseillé de revenir en province rhénane, même s'il s'agissait de Düsseldorf et non de Cologne. C'était trop dangereux, avait dit Engelbert Rath, LeClerk et ses journaux pourraient avoir vent du fait que Gereon travaillait toujours dans la police et le plan qu'ils avaient mis au point un an plus tôt tomberait alors à l'eau.

1. À cette époque, Peter Kürten, surnommé le Vampire de Düsseldorf, fit régner la terreur dans cette ville de Rhénanie avant d'être arrêté en 1930. Fritz Lang s'inspira de ce fait divers pour le scénario de son film *M le Maudit*.

C'était sacrément dommage ! Les meurtres de Düsseldorf représentaient l'affaire criminelle la plus passionnante que la Prusse ait connue depuis des années : neuf assassinats perpétrés en seulement quelques mois. Selon la police rhénane, il s'agissait d'un seul et même coupable et la ville avait été prise d'une véritable hystérie. Gennat se méfiait de ce genre de conclusions hâtives et il s'était intéressé aux spécificités de chacun des meurtres. Cette affaire allait comme un gant à la revue mensuelle. Dans chaque numéro, Gennat faisait état des avancées de l'enquête qui, malgré l'aide de la police berlinoise, se résumaient à peu de chose. Dans l'impossibilité de communiquer des résultats, Gennat s'était contenté de dresser une liste méticuleuse des victimes. On recensait neuf morts ainsi que quatre blessés graves et cinq blessés légers dans la région de Düsseldorf, le tout en l'espace de quelques mois seulement. Si l'employée de maison *Sch.*, âgée de vingt-six ans, et dont Gennat retraçait le destin avec précision, avait survécu à ses blessures, c'était uniquement parce que le meurtrier avait été surpris dans le feu de l'action.

Rath avait lu chaque épisode alors qu'il gardait la boutique à l'Alex, condamné à s'occuper de brouilles, c'est-à-dire des restes que le commissaire principal Böhm voulait bien lui laisser. Il avait en effet fallu que ce soit au Bouledogue que Gennat confie la direction de la brigade criminelle durant son absence. Et cela signifiait que Gereon Rath devait se contenter de tâches abrutissantes ou, dans le meilleur des cas, d'affaires dont personne ne voulait. Comme, par exemple, l'enquête sur la mort d'Isolde Heer qui, une semaine auparavant, avait ouvert l'arrivée de gaz de la cuisinière de son appartement de Schöneberg : une affaire de suicide qui demandait certes beaucoup de travail, mais dans laquelle le policier chargé de l'enquête n'avait aucune chance de faire des étincelles. Ce genre de dossiers était monnaie courante en ce moment, les suicides étaient à la mode cet hiver. La plupart du temps, les commissariats de quartier étaient chargés de l'enquête, mais il y en avait toujours quelques-uns

qui arrivaient jusqu'à l'Alex. Et ceux-là, Gereon Rath pouvait être sûr de les voir atterrir sur son bureau.

Un travail déprimant.

Rath feuilleta le journal et chercha la page qu'il lisait lorsque le serveur était venu l'interrompre.

Ensuite, Sch. sentit qu'on lui enfonçait un couteau ou quelque chose d'approchant dans la gorge et elle appela à l'aide. Elle eut l'impression d'entendre quelqu'un lui répondre aussitôt après. « Baumgart » se tenait devant elle et portait à présent des coups au hasard avant de lui enfoncer son arme dans le dos. C'est à ce moment que, comme je l'ai évoqué plus haut, la lame du poignard se cassa et resta plantée dans le dos de la victime...

– Téléphone pour le commissaire Rath ! (Un garçon se faufilait entre les tables ; il tenait à la main un écriteau portant l'inscription « TÉLÉPHONE ».) On demande le commissaire Rath au téléphone !

Il fallut quelques secondes à Rath pour se rendre compte qu'il s'agissait de lui, et il leva la main comme à l'école. Quelques clients tournèrent la tête dans sa direction.

– Si vous voulez bien me suivre...

Rath posa son journal sur la table afin de montrer qu'elle était réservée. Il suivit l'écriteau en direction des cabines téléphoniques en se demandant si c'était Kathi qui l'appelait pour se décommander. Bien, si c'était ce qu'elle voulait, alors ils régleraient cette histoire au téléphone !

– Cabine numéro 2, dit le garçon.

Le café possédait deux téléphones installés derrière des portes vitrées à l'encadrement de bois sombre. Une lumière brillait au-dessus de celle de droite. Le garçon indiqua à Rath la plaque de laiton portant le chiffre 2 juste à côté de la lampe.

– Il vous suffit de décrocher le combiné, dit-il. La communication a déjà été établie.

Rath entra dans la cabine et ferma la porte derrière lui. Le brouhaha devint quasi inaudible. Il saisit le combiné, prit une

Le Seuil s'engage pour la protection de l'environnement

Ce livre a été imprimé chez un imprimeur labellisé Imprim'Vert, marque créée en partenariat avec l'Agence de l'Eau, l'ADEME (Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie) et l'UNIC (Union Nationale de l'Imprimerie et de la Communication).

La marque Imprim'Vert apporte trois garanties essentielles :

- la suppression totale de l'utilisation de produits toxiques ;
- la sécurisation des stockages de produits et de déchets dangereux ;
- la collecte et le traitement des produits dangereux.



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2011. N° 101139 (XXXXX)
IMPRIMÉ EN FRANCE